

## Référence du chapitre

---

Paugam Serge, Van de Velde Cécile, « **Le raisonnement comparatiste** », in Paugam Serge (dir.), *L'enquête sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Quadrige manuels, 2010, p.365-383.



---

## 17 – Le raisonnement comparatiste

---

SERGE PAUGAM et CÉCILE VAN DE VELDE

Durkheim affirmait que « la sociologie comparée n'est pas une branche particulière de la sociologie ; c'est la sociologie même, en tant qu'elle cesse d'être purement descriptive et aspire à rendre compte des faits »<sup>1</sup>. La comparaison n'est pas une fin en soi. Elle est un moyen de problématiser autrement un objet. Tout sociologue est un comparatiste qui s'ignore ; il intègre systématiquement la démarche de comparaison dans sa démonstration scientifique : non seulement le raisonnement sociologique l'invite à confronter les caractéristiques d'un fait social à la représentation initiale qu'il s'en faisait, mais il le conduit également à comparer entre eux les multiples déterminants – sexués, sociaux, territoriaux – du phénomène dont il tente de rendre compte.

L'acception « comparatiste » s'applique davantage aujourd'hui à la démarche de comparaison internationale, qui accentue et systématise, par le choix d'espaces nationaux contrastés, les ressorts mêmes de ce raisonnement scientifique. La comparaison des sociétés modernes constitue aujourd'hui un champ émergent de la discipline sociologique : face à l'internationalisation des économies et à la circulation grandissante des savoirs scientifiques, la demande sociale de comparaison des différents modèles sociétaux s'est accrue. Le raisonnement comparatiste ne se réduit toutefois pas à la confrontation de sociétés à sociétés ; son échelle peut aussi être infra- ou supranationale.

1.  mile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, 1<sup>re</sup>  d., 1895, Paris, PUF, 1986, p. 137.

Les travaux comparatistes se sont multipliés, mais la démarche se réduit encore parfois à une énumération descriptive de différences sur une question pr  table, ou à une juxtaposition de portraits sans réelle mise en comparaison sociologique. Le raisonnement comparatiste ne se limite pas à la seule objectivation de contrastes d'une configuration sociale à l'autre, mais tend également vers la compréhension des facteurs sociaux qui en sont au fondement, et de leurs dynamiques d'évolution. Ce chapitre se propose de poser quelques jalons susceptibles de préserver le sens même de cette démarche de recherche tout au long du cheminement scientifique, c'est-à-dire de la construction de l'objet jusqu'aux schémas d'interprétation des données.

On oppose classiquement l'approche comparatiste durkheimienne à l'approche web rienne : la première consisterait à comparer un choix étendu de sociétés pour éprouver la robustesse des analyses proposées et les effets respectifs de différentes variables explicatives – l'exemple le plus représentatif en est *Le suicide*<sup>1</sup> –, tandis que la seconde s'inscrirait davantage dans une perspective compréhensive qui fait place aux représentations des individus, et conduit à la construction d'idéaux types censés mettre en cohérence les singularités distinctives des réalités observées et leurs fondements sociaux, historiques et culturels. Ce chapitre entend montrer que l'opposition entre ces deux approches peut être dépassée, et qu'il est possible au contraire de les mettre en complémentarité au sein d'un même raisonnement comparatiste. Il s'appuiera sur des exemples issus aussi bien de recherches comparatives internationales que de recherches menées à un échelon infranational.

### Dépasser l'ethnocentrisme

La démarche comparatiste invite le sociologue à se défaire d'une approche ethnocentr e, qui consisterait à projeter – que ce soit dans la formulation de l'objet d'études, dans le choix de

1.  mile Durkheim, *Le suicide*, 1<sup>re</sup>  d., 1897, Paris, PUF, « Quadrige », 1990.

la méthodologie mais aussi dans le travail d'interprétation des données – les représentations sociales et culturelles dont il est lui-même porteur du fait de son appartenance à une société donnée, et qui le conduirait à une vision tronquée et partielle de la réalité qu'il se propose d'objectiver. Parce qu'elle met en jeu des configurations sociales potentiellement très contrastées, la démarche comparée induit un décalage – parfois radical – du regard sociologique, et invite à une déconstruction profonde, en amont, des termes mêmes de la comparaison. Le sociologue comparatiste doit exercer une vigilance particulière face à l'introduction de biais culturels, car un même objet d'études peut revêtir une pluralité de réalités et de significations sociales au sein des multiples cadres de la comparaison ; comme le rappelle Franz Schultheis, la démarche comparative est d'une telle exigence que les erreurs épistémologiques et les « fausses compréhensions »<sup>1</sup> peuvent être aussi nombreuses qu'insoupçonnées. Il appartient donc au sociologue de se donner les moyens méthodologiques et analytiques de maîtriser le risque de l'ethnocentrisme dans le processus de définition de son objet d'études, et de mettre en place une démarche scientifique susceptible d'en saisir les inégales constructions sociales et la pluralité des modes de perception. Cette déconstruction radicale de l'objet d'études rend la démarche comparative particulièrement exigeante, voire exclusive, et l'assimile à une véritable « stratégie de recherche »<sup>2</sup> selon l'expression de Michel Lallement : ce qui est parfois censé, au départ, ne nourrir qu'une ouverture internationale d'un objet donné tend à entraîner un profond renouvellement de l'approche.

Dès la construction de l'objet, la comparaison d'un fait sociologique doit être envisagée en prenant en compte comment celui-ci peut s'inscrire de façon spécifique dans des réalités nationales

1. Franz Schultheis revient sur les principales erreurs qui menacent le sociologue comparatiste : Franz Schultheis, « Comme par raison – comparaison n'est pas toujours raison. Pour une critique sociologique de l'usage social de la comparaison interculturelle », *Droit et société*, 1989, n  11-12, p. 219-244.

2. Michèle Dupré, Annie Jacob, Michel Lallement, Gilbert Lefèvre, Jan Spurk, « Les comparaisons internationales : intérêt et actualité d'une stratégie de recherche », in Michel Lallement, Ian Spurk, *Stratégies de la comparaison internationale*, Paris, CNRS  d., 2003, p. 7-18.

différentes. Dans le cadre d'une recherche sur l'intégration professionnelle<sup>1</sup>, fondée sur une grande enquête à la fois quantitative et qualitative, l'hypothèse de départ était que les différentes situations par rapport à l'emploi étaient hiérarchisées, non pas seulement en fonction des niveaux de responsabilité et de pouvoir sur le lieu de travail, mais aussi, de plus en plus, en fonction du degré de stabilité de l'emploi et de l'ampleur des avantages économiques et sociaux que pouvait procurer l'activité professionnelle. Il était donc essentiel de mettre l'accent sur l'instabilité croissante des situations professionnelles et sur le risque de chômage. Cette problématisation s'est révélée toutefois incomplète. Elle faisait du rapport à l'emploi la dimension déterminante de l'intégration et négligeait le rapport au travail tel qu'il avait été étudié d'une part par Durkheim, et d'autre part, par les sociologues du travail des années 1960. Si le travail est source d'épanouissement, il peut être aussi source de souffrances tant physiques que morales. Ces dernières ne sont pas réductibles à la question du statut de l'emploi. Il est apparu progressivement que l'analyse de l'intégration professionnelle devait prendre en compte également à la fois la dimension objective et la dimension subjective de l'expérience du travail.

Cet enrichissement de la problématique et du corps d'hypothèses initiales a été rendu possible par une comparaison effectuée dans le cadre d'une autre recherche internationale menée simultanément. Il est apparu en effet que la précarité professionnelle n'avait pas le même sens d'un pays à l'autre<sup>2</sup>. Alors que les chercheurs français et allemands étaient sensibles à l'instabilité de l'emploi, les chercheurs anglais accordaient plus d'importance à la faiblesse du salaire et aux mauvaises conditions de travail. En réalité, la précarité relevait avant tout du rapport à l'emploi pour les premiers et essentiellement du rapport au travail pour les seconds.  tre précaire signifiait vivre dans l'insécurité

1. Serge Paugam, *Le salarié de la précarité. Les nouvelles formes de l'intégration professionnelle*, Paris, PUF, 2000, r ed. PUF, « Quadrige », 2007.

2. Il s'agit du programme européen « Employment Precarity, Unemployment and Social Exclusion » (EPUSE) réalisée entre 1996 et 1999. Voir sur ce point Duncan Gallie, Serge Paugam (dir.), *Welfare Regimes and the Experience of Unemployment in Europe*, Oxford, Oxford University Press, 2000.

permanente pour les uns, et avoir un *bad job* – c'est-à-dire un travail dévalorisé et peu rémunérateur – pour les autres. On peut comprendre cette différence d'approche par la nature de l'État-providence et le fonctionnement du marché du travail dans ces pays. Alors qu'en Allemagne et en France, le système de la protection sociale est fondé, dans un esprit corporatiste, sur la stabilité de l'emploi qui permet aux individus d'accéder à des droits sociaux, le système en vigueur en Grande-Bretagne est organisé selon le principe d'une intervention minimale de l'État, ce qui se traduit par des transferts sociaux modestes et une plus faible protection des salariés. Dans le premier cas, ne pas avoir un emploi stable est un risque majeur puisque cela entraîne inévitablement une moindre protection sociale, dans le second, l'enjeu est moindre puisque de toute façon les salariés restent faiblement protégés. Il est important pour eux, en revanche, d'avoir un bon salaire pour assurer leur propre protection en ayant recours à des assurances privées. Ainsi, la définition de la précarité professionnelle dépend du type d'État-providence et, au moins partiellement, de la sensibilité du chercheur à l'égard des problèmes particuliers qui se posent dans son pays.

Il ne fait aucun doute pourtant que les bas salaires existent aussi en France et en Allemagne et que l'insécurité de l'emploi est également un facteur d'inégalité en Grande-Bretagne, bien au-delà de la question sociale des *bad jobs*. Les sociologues français et allemands n'ont pas, par conséquent, une définition plus juste de la précarité professionnelle que les sociologues anglais. Il faut surtout reconnaître que les premiers comme les seconds mettent l'accent sur une dimension spécifique de la précarité, celle qui est la plus visible et la plus discutée dans leur pays, en sous-estimant l'importance de la seconde. La précarité professionnelle doit ainsi être analysée à partir du rapport au travail et du rapport à l'emploi puisqu'ils constituent deux dimensions distinctes de l'intégration professionnelle, aussi fondamentale l'une que l'autre. Le rapport au travail s'inscrit dans la logique productive de la société industrielle en faisant de chaque individu un producteur potentiel qui acquiert son identité et le sentiment d'être utile par le principe, analysé par Durkheim, de la complémentarité des fonctions. Le rapport à l'emploi s'inscrit dans la logique protectrice de l'État-providence qui assure des droits sociaux aux citoyens en

fonction de leur contribution à l'activité productive, mais aussi en fonction du principe de citoyenneté. Dans une société où les pouvoirs publics régulent et hiérarchisent les statuts sociaux, la stabilité de l'emploi est ce qui garantit à l'individu le bien-être, la sécurité sociale, la possibilité de prévoir l'avenir avec sérénité<sup>1</sup>. D'un côté, la *production* qui concerne à la fois le salarié, le groupe de travail, l'entreprise et le marché, de l'autre, la *protection* qui renvoie aux négociations sociales à la fois dans l'entreprise et dans la sphère de l'intervention de l' tat. On peut en déduire que les nouvelles formes de l'intégration professionnelle sont à analyser, non pas seulement en fonction de l'une ou de l'autre de ces deux dimensions, mais bien à partir de leur croisement.

Dépasser l'ethnocentrisme est ainsi une condition du raisonnement comparatiste. Cet affranchissement peut conduire le sociologue à remettre en cause un paradigme ou un prisme d'analyse hérité d'une tradition intellectuelle nationale. Une recherche sur les modes d'entrée dans la vie adulte en Europe<sup>2</sup> a par exemple induit une déconstruction de l'objet « jeunesse » tel qu'il pouvait être prioritairement pensé en France. Une première comparaison de ces itinéraires a amorcé une interrogation profonde sur la conceptualisation de cet âge, et en particulier des frontières censées le délimiter avec l'«  ge adulte » : jusqu'ici, la jeunesse était avant tout définie comme une transition entre des étapes fixées comme « seuils » d'entrée dans la vie adulte –   savoir le départ de chez les parents, la mise en couple, la fin des études et l'emploi stable. Or, projetée dans un cadre international, l'utilisation transversale de cette grille de lecture en termes d'étapes statutaires – fixées donc *a priori* comme borne supérieure des jeunesses européennes, menait à une certaine aporie comparative, tant elle se heurtait à la variabilité de la signification sociale de ces seuils et des définitions mêmes de l'adulte : il est rapidement apparu combien le pouvoir de scansion de ces « seuils » différait d'une société à l'autre ; que ce soit pour quitter ses parents, se mettre en couple, le premier emploi, ils ne relevaient pas forcément des

1. Dominique Schnapper, « Rapport à l'emploi, protection sociale et statuts sociaux », *Revue française de sociologie*, 1989, vol. 30, n  1, p. 3-29.

2. Cécile Van de Velde, *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, Paris, PUF, « Le Lien social », 2008.

mêmes enjeux identitaires, sociaux et relationnels, et prenaient une portée symbolique spécifique dans les parcours vers l'« adulte ».

Tant sur le moment même de sa survenue que sur les  v nements qui sont censés la déclencher, la décohabitation répond par exemple à des normes et à des représentations très différenciées, et ne s'inscrit pas dans les mêmes schémas normatifs du « devenir adulte » – d'un groupe social à l'autre, mais aussi et surtout d'une société à l'autre : une même situation de cohabitation prolongée chez les parents peut être vécue comme un profond stigmate pour les uns, attente légitime et de long terme, pour les autres. C'est le cas pour les jeunes Espagnols de l'enquête qui l'associaient davantage à un grand saut dans la vie adulte, conditionné à la création d'un nouveau foyer et au terme d'une longue phase de préparation, tandis que ce départ avait tendance à prendre place, chez les jeunes Danois, en amont des trajectoires étudiantes et à être vécu comme une étape légitimement précoce car nécessaire à la construction de soi. Mise en perspective comparative, l'entrée dans la vie adulte n'a donc pas les mêmes frontières, ni les mêmes contours d'une société à l'autre. Se jouent là les représentations mêmes de l'autonomie de l'individu, des modes régulations sociopolitiques et des normes sociales, qui disent à quel moment il est légitime ou non pour un individu de quitter le domicile familial.

Ces variations suggèrent à quel point la « jeunesse » est une construction sociale et culturelle répondant à des normes et des agencements spécifiques, dont une fenêtre d'observation pré-établie en termes de « seuils » communs ne peut saisir les fondements. Dans le cas de la « jeunesse » – tout comme pour d'autres périodes de la vie –, il importait donc de ne pas se limiter à la comparaison terme à terme d'un objet construit *ex ante*, et d'opter pour un double prisme d'analyse comparatif, afin de ne pas se limiter à un simple comparatisme statistique des « seuils » mais d'ouvrir la recherche au *sens* que les individus pouvaient donner de leur expérience et les représentations du « devenir adulte ». Cette déconstruction de l'objet a conduit à une approche méthodologique fondée sur une double dimension biographique – statistique longitudinale et biographique –, seule susceptible de rendre compte des différentes constructions sociales du « devenir adulte »



en Europe, et de dépasser ainsi les limites comparatives des analyses de la jeunesse qui en définissaient le terme comme le franchissement de seuils statutaires préétablis, sans prendre en compte leur profonde variabilité culturelle et sociale.

Ces exemples montrent que les schémas d'analyse élaborés par les sociologues sont souvent dépendants d'un cadre national de pensée, conçu comme la référence légitime – ce qui est le propre de l'ethnocentrisme culturel – et qu'il existe, par conséquent, un risque de réduction inconsciente du champ d'études par ignorance des choix implicites opérés dans la construction de l'objet.

### **Quelles échelles de comparaison ?**

Quelles échelles territoriales adopter ? En tant que raisonnement sociologique, la démarche comparatiste doit offrir les moyens empiriques, à travers le choix des unités de comparaison, de déceler ce qu'il y a à la fois d'« invariant » et de « spécifique »<sup>1</sup> dans les situations étudiées. Du sens et de la qualité de cet arbitrage entre régularités et singularités dépendra la pertinence du dispositif comparatif retenu. Les configurations choisies n'ont pas une valeur irréductible en elle-même ; elles portent des conditions sociales, historiques, politiques et culturelles que le travail d'interprétation aura pour objectif de reconstituer, en mobilisant les facteurs permettant de rendre compte des contrastes objectivés. Il ne s'agit donc ni de « comparer l'incomparable »<sup>2</sup> ni le « trop semblable », mais de mettre en confrontation plusieurs configurations qui permettent d'analyser le lien entre des variations caractérisées dans l'objet d'études et des dimensions définies. On retrouve là l'objet même de la filiation comparatiste web rienne, telle que l'a formalisée Jean-Claude Passeron : cette démarche vise à la « systématisation et l'approfondissement des

1. Bernard Lahire, « Décrire la réalité sociale », in Bernard Lahire, *L'esprit sociologique*, Paris, La Découverte, 2007, p. 34.

2. Marc Maurice, « Méthode comparative et analyse sociétale. Les implications théoriques des comparaisons internationales », *Sociologie du travail*, 1989, n  2, p. 175-191

contrastes » en « multipliant les oppositions et les rapprochements descriptifs », afin de déduire les logiques intrinsèques de chacune des configurations analysées, et les confronter dans un « va-et-vient argumentatif » entre observations, interprétation et contextualisation<sup>1</sup>.

Compare-t-on des villes, des régions, des sociétés ? Il faut se garder de l'illusion comparatiste qui infère *ex ante* la plus grande pertinence d'une échelle territoriale par rapport à d'autres, sans se donner réellement les moyens de l'interroger. En effet, dans leur conception même, la comparaison doit échapper à toute vision homogène ou essentialiste d'une unité territoriale – société, région, ou ville par exemple ; d'autres dimensions, qu'elles soient territoriales, sexuées, ou sociales, sont susceptibles de cliver au moins autant, si ce n'est plus, que l'échelle de comparaison choisie. Il importe alors de ne pas s'attarder exclusivement sur les seules unités de comparaison pour approfondir également les ressorts respectifs d'autres clivages transversaux, et analyser la façon dont les effets de variables structurantes se conjuguent avec l'effet de l'échelle d'appartenance.

Par exemple, les sociologues qui enquêtent sur la vie sociale en milieu populaire choisissent souvent de comparer plusieurs quartiers caractérisés par une forte concentration de population ouvrière ou d'origine ouvrière. Ces quartiers populaires ont souvent été étudiés comme des formes d'organisation communautaire, au sens de la constitution d'une identité collective propre et du sentiment partagé d'appartenir à un groupe social au destin homogène. Le quartier est dans ce cas en lui-même une forme de résistance à la pauvreté. Il correspond à un lieu dans lequel les habitants trouvent une protection (par l'entre soi solidaire) et une reconnaissance. Dans des quartiers traditionnellement ouvriers, les liens sociaux sont entrecroisés pour assurer à chacun une position sociale précise et une appartenance identitaire. Il se trouve cependant que de nombreux quartiers populaires sont aujourd'hui socialement disqualifiés et caractérisés par une forte dégradation des rapports sociaux. Ils s'écartent ainsi du modèle tradi-

1. Jean-Claude Passeron, « L'espace web rien du raisonnement comparatif », Introduction, in Max Weber, *Sociologie des religions*, Paris, Gallimard, p. 1-49.

tionnel du quartier populaire intégré. Les ménages pauvres, confrontés à la précarité, au chômage ou à l'inactivité, y sont sur-représentés. La disqualification sociale dont ils font l'objet en tant que ménages disqualifie aussi l'espace de résidence. Ces cités font l'objet d'un ciblage spatial qui les stigmatise ainsi que les habitants qui y vivent et les institutions qui les représentent, notamment l' cole. Le processus de disqualification spatiale se traduit peu à peu par une identité négative des habitants. On assiste au départ des locataires les moins pauvres, remplacés par des catégories jugées plus défavorisées, souvent d'origine étrangère. La stigmatisation des lieux est par ailleurs renforcée par le rôle des médias : classement des quartiers difficiles, reportages émotionnels sur la violence urbaine, violence symbolique.

Parce que ce processus touche différemment les quartiers populaires, il est heuristiquement fécond de procéder par comparaison. Au cours d'une préenquête, le sociologue peut remarquer que les dimensions qui lui ont permis de définir le quartier populaire ou la cité socialement disqualifiée ne sont pas systématiquement vérifiées et que la réalité est plus complexe qu'il ne l'avait envisagée. La comparaison va ainsi devenir le support privilégié du raisonnement sociologique. Le sociologue pourra, par exemple, se poser les questions suivantes : comment se fait-il que dans deux quartiers pauvres qui apparaissent semblables du point de vue de certaines caractéristiques objectives sont en réalité différents lorsqu'on prend en compte de nouveaux indicateurs comme la santé mentale de la population qui y réside ? Pourquoi la détresse psychologique atteint des seuils élevés et semble en évolution rapide dans l'un alors qu'elle reste très faible, voire insignifiante, dans l'autre ? La réponse n'est pas donnée à l'avance. La comparaison systématique des deux quartiers sera le moyen par lequel le sociologue va avancer. Il sera alors conduit à construire des hypothèses plus précises que celles qu'il avait élaborées initialement.

Dans leur analyse statistique du suicide, Christian Baudelot et Roger Establet ont opté délibérément pour un choix élargi de sociétés. Ce choix de configurations contrastées, permis par la disponibilité de données statistiques, a pour objectif de faire ressortir non seulement la force des « constances transversales » – par exemple la régularité des relations entre le suicide et la religion, la famille, l'âge et le genre –, mais aussi l'impact particulier

de la société, c'est-à-dire des ressorts spécifiques de cet «  tre ensemble » qu'ils souhaitent analyser en tant que tel :

« Une société n'est pas une juxtaposition démographique de segments, une synergie économique de ressources, moins encore une construction délibérée selon des règles juridiques et des conventions politiques : c'est une manière d'être ensemble, vivante et, partant, mystérieuse. Une réalité *sui generis*, selon l'expression favorite de Durkheim, irréductible à des effets de composition volontaire ou utilitariste, indécomposable en ses éléments. L'opacité immédiate de la société ne fait qu'une avec sa réalité. C'est pourquoi on peut attendre beaucoup de l'observation méticuleuse et ordonnée, à la Durkheim, des relations qui se tissent entre les transformations macroscopiques des sociétés et le phénomène exceptionnel et significatif du suicide. »<sup>1</sup>

Par exemple, parmi cet ensemble de pays, une exception surgit dans les différences sexuées au suicide : la Chine, qui est le seul pays où les femmes se suicident plus que les hommes – surtout à la campagne. Cette particularité conduit les sociologues à analyser les structures familiales en Chine et à se pencher sur la condition faite à la femme mariée, notamment dans sa belle-famille. Comparé de façon élargi, le taux de suicide devient alors un symptôme qui permet d'identifier les traits particuliers ou les spécificités d'une société : « Ce n'est pas la société qui éclaire le suicide, c'est le suicide qui éclaire la société ».

Que l'on prenne pour focale l'échelon local ou macrosocial, le nombre d'unités comparées ainsi que leurs degrés respectifs de proximité et de contrastes doivent faire l'objet d'un choix raisonné.   partir d'une analyse de multiples recherches comparées en sciences sociales, Cécile Vigour<sup>2</sup>  tablit l'éventail de combinaisons possibles – de l'étude de cas unique à l'exhaustivité –, et montre à cet égard combien ce choix dépend de la délimitation de l'objet étudié et des instruments conceptuels utilisés. Elle en éclaire les enjeux, à savoir l'équilibre souhaité entre précision et généralité au sein du propos sociologique qui résultera de l'enquête comparée : l'augmentation du nombre de cas étudiés ainsi que de leurs contrastes croisés permet de solidifier la représentativité de la recherche,

1. Christian Baudelot, Roger Establet, *Suicide. L'envers de notre monde*, Paris, Le Seuil, 2006.

2. Cécile Vigour, « Choisir les unités de comparaison », *La comparaison dans les sciences sociales. Pratiques et méthodes*, Paris, La Découverte, 2005, p. 135-188.

d'élever le niveau de généralisation, voire de finesse dans la modélisation – ce que ne permet pas l'indexation sur un nombre de cas réduit –, mais elle risque parallèlement d'induire une perte en précision, ainsi qu'en contrôle sur l'exercice même de la comparaison. L'auteur invite à cet égard le chercheur comparatiste à se laisser une marge de souplesse dans la mise en place de son dispositif méthodologique, afin de garder la possibilité d'ajuster le choix des cas étudiés en fonction de l'évolution de la recherche.

L'ajustement progressif de l'échantillon comparatif est au cœur de la « constant qualitative method » développée par Barney Glaser et Anselm Strauss<sup>1</sup>. Cette démarche se fonde sur une extension séquentielle et raisonnée des cas comparés et sur une recherche délibérée de contrastes au sein même d'une analyse qualitative. L'échantillonnage se veut « théorique » ; il doit être développé rigoureusement tout au long de la recherche en fonction des premiers résultats, et non fixé *a priori* : comme dans l'exemple de l'enquête que les auteurs ont menée à l'hôpital, l'aboutissement d'un premier terrain peut se prolonger par la recherche de cas dont les caractéristiques sont contrastées voire opposées – ce qu'ils appellent des « cas négatifs ». Ce croisement progressif des regards, par la construction contrôlée des variations, est censé permettre au chercheur de guider le développement de sa recherche en fonction des catégories et des concepts qu'il a développés lors d'une première analyse de terrain, pour ensuite les mettre à l'épreuve, les affiner ou les étendre, dans un mouvement croissant de théorisation.

### **Forces et limites du cadre national**

Jusqu'ici, la démarche de comparaison internationale s'est prioritairement fondée sur l'échelle de la société. L'approche comparée est encore dominée par le *paradigme sociétal*, même si celui-ci est remis en cause au profit d'autres échelons territoriaux. Que ce soit en sociologie comparée des inégalités sociales, de la pauvreté, des âges, des rapports sociaux de sexe, nombre de travaux contemporains partagent un questionnement transversal sur la façon dont

1. Barney Glaser et Anselm Strauss, *The Discovery of Grounded Theory : Strategies for Qualitative Research*, Londres, Weinfeld & Nicolson, 1967.

les politiques publiques nationales et les modèles sociétaux peuvent structurer les comportements et les expériences. Ces travaux comparatifs interrogent la pertinence – entre autres dimensions – de différentes « régimes d' tats-providence » de G sta Esping-Andersen<sup>1</sup> dans l'interprétation des contrastes observés. Ce concept de *welfare regime* fait référence à une régulation globale entre état, marché et famille, supposée profondément structurante des sociétés contemporaines. Si aujourd'hui encore, l'échelle nationale reste l'unité territoriale privilégiée d'analyse, c'est notamment parce qu'elle est supposée garder une empreinte significative sur les parcours sociaux. C'est encore aujourd'hui principalement à l'échelle territoriale nationale que les politiques d' tats-providence se régulent, que les marchés du travail se délimitent, que certains comportements familiaux trouvent une homogénéité statistique. Cette combinaison, davantage qu'une propriété intrinsèque et spécifique de chacune des sociétés étudiées, favoriserait le développement de structurations sociétales cohérentes.

Prenons un exemple illustratif de la pertinence de ce cadre national. Pour étudier de façon comparative l'expérience du chômage, il convient de prendre en compte la nature et les modes d'intervention spécifiques des  tats-providence. Les sociétés européennes sont productivistes. Elles sont fondées sur le principe de la division technique du travail, l'accumulation du capital, le calcul économique et la participation de tous à l'œuvre collective de production de biens et de services. Le statut social des individus en dépend directement. Mais les sociétés européennes sont aussi providentielles au sens où elles ont toutes, à des degrés divers, intégré à leur constitution libérale des droits sociaux ou libertés réelles, ce qui correspond au processus de « démarchandisation ». Les chômeurs sont privés, au moins temporairement, de la reconnaissance d'un statut de travailleur ou d'actif occupé, ce qui dans une société productiviste peut constituer une épreuve douloureuse. Mais leur expérience dépend aussi fortement du régime de protection sociale en vigueur dans leur pays. Pouvoir maintenir pendant une longue période un niveau de vie équivalent à celui qu'ils avaient précédemment constitue un frein puissant au processus d'exclusion sociale.

1. G sta Esping-Andersen, *Les trois mondes de l'état-providence. Essai sur le capitalisme moderne*, 1<sup>re</sup>  d., 1990, Paris, PUF, 1999.

En s'appuyant sur les données du Panel européen des ménages, il a été démontré qu'il est nécessaire de prendre en compte une autre dimension, celle du rôle de la famille. Les résultats de plusieurs exploitations attestent que les chômeurs ne sont pas soutenus par leur famille avec la même intensité dans tous les pays. Les solidarités familiales sont plus vives et plus régulières dans les pays du Sud. Les chômeurs de ces pays vivent rarement à l'écart de leur famille et peuvent bénéficier plus facilement d'aides diverses de leurs proches. Ces différences entre pays montrent qu'il n'y pas une relation simple entre chômage et exclusion sociale. Au contraire, la probabilité de cumul de handicaps dépend du modèle de régulation sociale du chômage qui prévaut dans la société. Les modèles de régulation sociale du chômage peuvent être appréhendés à partir de la relation entre d'une part, les responsabilités attribuées à la sphère publique d'intervention de l'état-providence et, d'autre part, les responsabilités qui relèvent de la sphère d'intervention de la famille. Ces modèles sont des types idéaux, élaborés pour analyser de façon compréhensive des différences dans les principes fondamentaux d'organisation sociale. Bien que des sociétés particulières puissent (je mettrais être proches de l'un ou de l'autre de ces modèles, on ne peut attendre qu'une société reflète entièrement l'un d'entre eux dans sa pure forme. Il est possible de distinguer trois types de modèles principaux : le modèle public individualiste, le modèle de responsabilité partagée et le modèle familialiste (voir encadré).

#### ENCADRÉ

##### *Les trois modes de régulation du chômage*

Le modèle public individualiste repose sur l'hypothèse que la société dans son ensemble a la responsabilité du problème du chômage et, par conséquent, du bien-être des chômeurs. Puisque ces derniers n'ont pas à assumer la responsabilité de leur situation personnelle, l'objectif du système d'état-providence est prioritairement de garantir leur niveau de vie. Ceci implique un haut niveau de développement du système de protection sociale, lequel fournira également des ressources pour assurer une participation à la vie sociale indépendamment de la situation des individus sur le marché de l'emploi et vis-à-vis de la famille.  tant donné le haut niveau de l'aide publique, l'obligation normative des familles de prendre en charge leurs membres lorsqu'ils sont au chômage est faible. Puisque la responsabilité du chômage est attribuée à la société plutôt qu'à l'in-

dividu, c'est un modèle dans lequel le chômage a peu de chances de déterminer les relations sociales entre l'individu et la communauté locale.

Le modèle familialiste, au contraire, rejette le principe de base d'une responsabilité sociale collective face au chômage, mais maintient une forte exigence à l'égard des devoirs de la famille en ce qui concerne la prise en charge de ses membres, au double sens du ménage et du réseau de parenté élargie. Le rôle de la politique publique est avant tout de préserver l'intégrité de la famille contre tous les risques de remise en question de sa fonction protectrice. L'hypothèse implicite est encore que l'individu n'est pas à blâmer en raison de sa situation de chômage et qu'il a donc un droit à partager les ressources de sa famille pendant la période où il est en difficulté. Les responsabilités à l'égard des chômeurs sont semblables dans ce cas aux responsabilités à l'égard des enfants dépendants. En raison des implications quotidiennes de la vie familiale et de ses formes ordinaires de sociabilité, le chômage a également peu de chances de se traduire par une réduction des relations sociales dans la communauté.

Enfin, le modèle de responsabilité partagée se caractérise par la recherche d'un équilibre entre la prise en charge des chômeurs qui revient aux autorités publiques et celle qui revient à la famille. Il est possible de définir les frontières de ces responsabilités de plusieurs façons. Les responsabilités peuvent être synchroniques et se traduire notamment par une intervention publique pour assurer les besoins de base et une intervention de la famille pour assurer une protection plus large du niveau de vie. De façon alternative, dans le cas du chômage, la relation peut être définie temporairement de façon à permettre successivement une prise en charge des chômeurs par les ressources publiques, en particulier dans la première phase du chômage, et ensuite par les ressources de la famille dans les phases suivantes. L'hypothèse implicite de tels systèmes est que l'individu peut être, au moins partiellement, responsable de sa situation. Les limites de l'intervention des pouvoirs publics traduisent en elles-mêmes une sorte de suspicion à l'égard des personnes qui pourraient avoir tendance à préférer le chômage à l'emploi. De ce fait, on attire l'attention sur les effets éventuellement désincitatifs que pourrait avoir une protection substantielle de leur niveau de vie dans le temps. Le rôle résiduel attribué à la famille implique par ailleurs que ce n'est pas non plus une responsabilité que la famille aurait normalement à assumer. Dans ces conditions, le soutien de la famille a des chances d'être accompagné de fortes pressions sur l'individu pour qu'il accède – ou re-accède – au marché de l'emploi. Le soutien de la famille prend alors la forme d'un système de contrôle social des chômeurs. Compte tenu des conditions restrictives de l'aide publique et de l'importance accordée à l'idée de responsabilité potentielle de l'individu, il existe une forte probabilité que la pauvreté et le chômage affectent profondément l'identité de soi et se traduisent progressivement par un retrait de la vie sociale.

Duncan Gallie et Serge Paugam, *Welfare Regimes and the Experience of Unemployment in Europe*, Oxford, Oxford University Press, 2000.



Toutefois, les contrastes analysés d'une société à l'autre ne se réduisent pas à ces seuls facteurs institutionnels. La dimension culturelle échappe à cette grille de compréhension des sociétés modernes<sup>1</sup>. L'analyse des comportements d'indépendance des jeunes adultes en Europe donne un exemple de cette tension entre cadres institutionnels – structurés nationalement – et des normes sociales et culturelles qui répondent moins systématiquement aux frontières nationales : les clivages actuels dans les chemins vers l'indépendance ne se réduisent pas à des facteurs d'ordre institutionnel et financier, mais répondent également à des héritages culturels et religieux. La carte européenne est sur ce point frappante : la précocité du départ et de la mise en couple oppose nettement les pays de matrice protestante aux pays de matrice catholique, y compris l'Irlande, et rester chez ses parents tout en étant salarié, en attente de la mise en couple, est un comportement qui leur est quasiment spécifique. L'existence d'une liaison étroite entre décohabitation et mariage scinde effectivement l'Europe de « matrice catholique » et celle de « matrice protestante », l'Irlande rejoignant sur cette question les pays méditerranéens. Au sein d'une Europe bipolaire, les pays nordiques se distinguent par la prévalence de modes de vie solitaire ou en union libre, et la faible inclinaison relative pour la vie en couple marié ; inversement, les jeunes individus des pays du sud, y compris l'Irlande, n'optent ni pour l'union libre, la vie solitaire ou la colocation : ils partent plus tardivement du foyer parental, et davantage pour se marier. Le départ y reste principalement lié, tant dans les faits que dans les représentations, à la création d'un nouveau foyer. La bipolarisation des modes de vie familiaux des jeunes adultes tend ainsi à révéler la prégnance d'un clivage issu de l'héritage religieux, se superposant à celui des conditions socioéconomiques d'accès à l'indépendance et des « régimes d' tats-providence ». Au-delà des politiques publiques, se dessinent ainsi les cultures et les normes familiales, qui sont loin de se réguler à l'échelon natio-

1. Sur la question de la place de la culture dans la compréhension de l'« effet sociétal », lire le débat scientifique entre Philippe d'Iribarne, « Culture et « effet sociétal » », *Revue française de sociologie*, 1991, vol. 32, n  4, p. 599-614, et Marc Maurice, François Sellier, Jean-Jacques Sylvestre, « Analyse sociétale et cultures nationales. Réponse   Philippe d'Iribarne », *Revue française de sociologie*, 1992, vol. 33, n  1, p. 75-86.

nal : il apparaît qu'aujourd'hui, en Europe occidentale, l'accès à l'indépendance individuelle des jeunes adultes est non seulement une affaire de ressources – étatiques, salariées, et mêmes familiales – mais également une affaire de normes culturelles touchant la conception même de l'autonomie et de l'inscription de l'individu dans le lien.

De plus, la sociologie comparée des sociétés contemporaines aboutit à une interrogation sur la pertinence de sa propre échelle d'analyse, à savoir la comparaison de société à société. Face à l'émergence d'échelles de régulation à la fois plus localisées et plus transversales, la démarche de comparaison internationale est confrontée à l'évolution de la signification relative de sa propre focale territoriale ; à elle désormais de se donner les moyens méthodologiques de penser à la fois l'évolution croisée de différentes échelles territoriales et la pluralité de leurs modes d'imbrication, et de mettre ainsi à l'épreuve empirique la légitimité du paradigme sociétal sur lequel elle se fonde. À ce propos, Albert Gueissaz conseille de compléter une comparaison *internationale* par des comparaisons *intranationales*, de façon à se prémunir contre la tentation d'une référence trop rapide aux « cultures nationales » ou aux « effets sociétaux » ; ceux-ci doivent bien entendu être pris en compte mais ne pas « faire écran » ni induire de trompeuses mises en généralités nationales<sup>1</sup>.

Lorsqu'il étudie de façon comparative le phénomène de la pauvreté dans différentes sociétés, le sociologue peut prendre en compte à la fois une échelle nationale et une échelle plus restreinte, régionale ou locale. Chaque société définit et donne un statut social distinct à ses pauvres en choisissant de leur venir en aide. L'objet d'étude sociologique par excellence n'est donc pas la pauvreté, ni les pauvres en tant que tels, comme réalité sociale substantialisée, mais la relation d'assistance – et donc d'interdépendance – entre eux et la société dont ils font partie. Cette perspective analytique revient à étudier de façon comparative les mécanismes de désignation des pauvres dans différentes sociétés, à rechercher les représentations sociales qui en sont à l'origine et

1. Albert Gueissaz, « Exigences méthodologiques et contraintes pratiques : bilan de deux enquêtes comparatives internationales sur les organisations universitaires », in M. Lallemand, I. Spurk, *Stratégies de la comparaison internationale, op. cit.*, p. 267-279.

qui les rendent légitimes, mais aussi à analyser le rapport que les pauvres ainsi désignés établissent avec le système d'aides dont ils sont tributaires et, de façon plus générale, les épreuves dont ils font l'expérience à cette occasion et dans les autres circonstances de la vie quotidienne. Dans cette perspective, le niveau national s'avère très pertinent. Il est possible de distinguer et de vérifier empiriquement plusieurs formes élémentaires de la pauvreté au sens de configurations à la fois historiques et sociétales. Mais cette approche peut également être complétée par une analyse des variations au sein d'un même pays, en particulier lorsque les contrastes régionaux sont saisissants. C'est le cas de l'Italie où le Mezzogiorno se distingue par l'ampleur des modes de résistance collective à la pauvreté des autres régions économiques plus développées autour des métropoles comme Milan et Turin. Les solidarités familiales face au chômage de longue durée qui sont globalement très fortes en Italie, le sont encore davantage dans le sud de ce pays. Autrement dit, l'échelle locale peut parfaitement être prise en compte en complément de l'échelle nationale.

Dans notre monde internationalisé, doit-on comparer prioritairement des quartiers, des villes, des régions, des sociétés, des aires culturelles ? Rappelons qu'il n'existe pas d'échelon d'analyse *a priori* plus fondé qu'un autre ; leur légitimité dépend uniquement de l'adéquation avec l'objet d'études et de leur signifiante respective sur ses variations. La prégnance du national se voit de plus en plus complétée par la mise en articulation avec d'autres échelles territoriales. Comparer les sociétés modernes signifie tout autant mesurer l'ampleur des contrastes qui clivent les modèles sociaux contemporains, que repérer leurs points de convergence et leurs perspectives d'évolution ; c'est donc chercher à saisir ce qui renvoie, dans les ressemblances ou les différenciations objectives, à des racines culturelles ou anthropologiques, à des structures sociopolitiques – nationales, régionales, locales –, ou à des tendances plus conjoncturelles, voire émergentes. Un des enjeux sociaux actuels de la démarche comparée est ainsi de mettre à l'épreuve le postulat de « convergence » des sociétés contemporaines, en interrogeant notamment d'autres échelles de régulation et d'identification, qu'elles soient locales ou supranationales. Même si elle tend encore à produire des grilles de lectures statiques

– dans lesquelles la dimension territoriale n'est que peu articulée à la dimension temporelle –, la sociologie comparée porte en elle-même une réflexion dynamique sur l'évolution des sociétés contemporaines et des différents échelons territoriaux qui les composent ou la dépassent ; elle appelle donc à s'ouvrir sur une perspective socio-historique, et à mobiliser les apports d'autres champs disciplinaires tels que l'histoire sociale, l'économie des politiques publiques, la science politique ou l'ethnologie.